



PETITS PAVÉS d'ENFER

Nouvelles.

Paul-Henri JAULIN

Extrait...

Lorsqu'alors j'entrai dans Nantes, j'eus la vision d'une cité dégoulinante de lumière sous une pluie perlée. À moins que mon souvenir n'enjôle ma mémoire.

Mais l'image de la ville qui avait jusqu'alors dessiné mon imaginaire se trouvait à cet instant comme lavée, ravalée, telle une peinture ancienne tout à coup rénovée par un restaurateur d'art. La Belle Endormie s'était éveillée, mieux encore, s'enivrait à l'élixir de jouvence. La vieille toile de ma ville se déchirait comme une illusion maussade et le rideau de ma vie nouvelle se levait sur une métropole fardée de promesses.

Je sortais de la banque. J'étais embauché. Mon entretien réussi m'éjouissait d'une pleine satisfaction. Le soleil de juillet embrasait la fin d'après-midi et soufflait les nuages fugaces. Le dernier crachin déjà s'essoufflait. Un rutillement vif chamarrait comme un verni éclatant l'humidité qui rayonnait sur les murs et les pavés blancs.

J'entrai dans le tramway pour quitter l'île Beaulieu.

Une foule bigarrée me berça sous ses vagues humaines et je voguais dans le tohu-bohu allègre, voyant revenir et se replier les masses chaleureuses dans le ressac qui s'ébrouait à chaque arrêt. Une écume humaine qui bringuebalait fiévreusement les corps. Place du Commerce, le courant m'emporta hors de la ligne et une lame violente m'efflanqua et me flanqua dans le tram de ma correspondance. Je fus vomé dans le tourbillon qui fut dégluti dans les relents sonores de la machine, sur la place des Cinquante-Otages. Le bouillon populaire s'y dissipa dans les borborygmes repus du tramway qui reprit sa balade digestive.

J'arpentai le pavé en conquérant, toisant allègrement le monument verdâtre, témoin de souvenirs morbides, m'interposant entre lui et le vieux de Gaille, figé dans ce même pigment qui soulignait si bien la décomposition de leur âge. La Tour de Bretagne voilait leur face dans son ombre orgueilleuse de géant impudent, masse cubique de fer et de verre qui monopolisait le ciel de l'avenir. Et cet avenir de gratte-ciel me plut.

Après tant d'années perdues, je ne me doutais plus qu'il fût si aisé de prendre le train du temps. J'avais jusqu'alors peiné laborieusement, m'entêtant à percer dans les lettres, m'enlisant dans le milieu des semi-habiles qui régnaient dans la médiocrité sur la faculté de littérature. Malgré l'insatisfaction intellectuelle, les brigues du prêt-à-penser et leurs cabales, l'obsolescence des humanités, la frugalité induite par la condition que j'appréhendais, je m'étais jusqu'alors entêté. Et puis un jour, de lassitude,

j'ai retourné ma veste. J'ai voulu réussir. J'ai résolu d'endosser le costume d'un Rastignac ou d'un Rubempré de province. J'ai fermé les bouquins et me suis tourné vers le cœur battant des passions du temps. J'ai postulé à la banque. Le petit monde universitaire n'a pas tardé à faire jouer ses réseaux et me voilà qui sortais embauché en un seul entretien en « gestion de clientèle bancaire ». Achalandeur d'investissements juteux serait plus explicite.

Comme je baguenaudais sur les berges de l'Erdre, des frémissements sonores qui ondulaient l'air et la surface de l'eau attirèrent mon attention. Je m'acheminai vers le point névralgique de ces secousses. Des enceintes gigantesques battaient comme un cœur ces pulsions primitives dans les artères alentour et les oreilles des badauds. Elles se trouvaient sur une petite péniche hors d'usage, reconvertie en brasserie branchée et mondaine. Une foule s'y pressait. Je me joignis à elle, plein d'une assurance conquérante.

Un peuple d'enfants jouissait ici de l'eau et du soleil. Une assemblée de jeunes corps heureux et sans soucis qui s'ébattaient entre vingt et trente-cinq ans. Des corps en bermuda et sandalettes, en plaid et polo au col relevé, débardeur et espadrilles. Une nonchalance travaillée, fardée, taillée dans d'impeccables barbes de trois jours et des mèches méticuleusement ensauvagées. La nouvelle dégaine des petits bourgeois qui feignaient, comédiens nés qui en oubliaient presque qu'ils étaient grimés et jouaient au théâtre de leur monde, de n'en être pas. Chacun jouait ici l'ingénu, s'accolant et s'embrassant sans privauté, dans un brouhaha de rires juvéniles fort bien interprétés. Alors je me laissai balloter, tout sourire, d'une paire de bras à l'autre, d'une paire de joues à l'autre, imitant, ravi, leurs mascarades et leurs éclats. Je payai mon cocktail, qui me coûta un bras, et assistai fasciné aux déhanchements mécaniques, à la désarticulation des corps qui se tordaient, hilares, au son artificiel qui ouvrait son feu sur l'embarcation sous la canonnade des enceintes. La danse : la fonte par à-coups des chairs fraîches de cette pleine jeunesse qui semblait jouir de sa décomposition physique.

Au comble de mes observations voyeuristes, une pétulante jeune fille me happa pour prendre le pas robotique du grand balancement collectif. Je secouai avec plaisir le joug de mon surmoi dans ce grand œil borgne, cette masse aveugle de silhouettes béates, ces lancinantes vibrations cathartiques. Je plongeai avec bonheur dans le chaudron purgateur des bonnes civilités.

Ayant eu notre soûl de déhanchés, la fille me ramena vers le bar, arborant un beau sourire figé de Barbie, tout en continuant à hocher la tête comme une poule en marche. Elle cherchait à communiquer. Elle était belle comme un mannequin, bien fardée et bien maquillée, un bel artifice de beauté. Entre les détonations sonores, je ne saisisais que quelques mots de ses allocutions. À moins que ses phrases ne souffrissent d'atrophie.

— Nouveau ici ?

— Pas vraiment ! Enfin, je suis du coin !

— Oh ! Ça existe encore, ça, les gens du coin ? Ah ! Ah !

— Ah ! Ah ! J'ai décidé il y a peu de quitter mon hibernation !

— Quoi ?

— De profiter un peu du beau monde et de m'amuser un peu !

— Quelle branche ?

— La banque.

Elle hochait de la tête et sourit. Elle me parut tout à coup beaucoup plus familière.

— Et bien tu vas pouvoir t'entretenir avec des tas de gens qui pourront t'intéresser ici ! Au fait je m'appelle Philippine.

— Donatien.

Elle vida son verre et regarda son smartphone dernier cri, miroir magique qui semblait lui avoir communiqué un ordre.

— Viens !

Je vins. La vague humaine vint avec nous, dans un élan grégaire époustouflant, une lame de rires titubante qui se leva de la piste de dance, du bar et du ponton. Nous quittâmes le bateau et rejoignîmes

les quais où s'éclata la vague. La nuit commençait à tomber et les étoiles ternissaient timidement leurs reflets sur les eaux à la lumière des falots. Le brouhaha des joyeuses causeries envahit le pavé.

Qui à pied, qui en deux roues qui en taxi, chacun prit son parti et la masse s'épancha vers le cœur de la ville. Poussés aux côtés de ma nouvelle camarade dans une voiture rouge, pleine de fêtards échauffés, nous zigzaguâmes en hurlant dans les rues. Je fus surpris de constater à quel point la nuit perdait son emprise sur la métropole. Des armées de belvédères et lampadaires de toutes sortes ou d'enseignes clignotantes, bavaient leurs lumières jaunes et roses clinquantes dans tous les recoins des ruelles. Plus de nuit, plus de clair-obscur. Finis les beaux mystères nimbés d'obscurité, les langueurs nocturnes de mes venelles adolescentes. Il ne subsistait aucune ombre où pût encore respirer une légende urbaine, où un conte put inspirer son monde, acagnardé en cul-de-sac à l'heure où se brouillent passé et présent. Non. Une luminosité puérile claquait dans les avenues envahies d'une foule aux réflexes enfantins. Comme je me sentis léger !

Le véhicule s'arrêta. Nous intégrâmes le courant humain. Les rires homogènes couraient leur folie sur le pavé du Bouffay.

J'ai dit combien la ville semblait en pleine mue, retrouvait pour moi une nouvelle jeunesse. Elle goûtait aux caprices des crises d'adolescence. À moins qu'elle n'eût sombré en plein gâtisme, trop épuisée pour supporter le poids de son âge, se réfugiant dans une jeunesse illusoire. Les enfantillages aux masques effrayants sévissaient de toutes parts. Voitures renversées et marionnettes grossières aux devantures des vitrines figuraient l'art de ce jeunisme absurde. La ville et ses nouveaux habitants niaient l'histoire, fuyaient l'angoisse du temps dans cette fixation du présent, dans cette parodie d'enfance, nouvel univers d'un Peter Pan en mal de merveilleux et de féerie. Mais que d'avantages à vivre où rien n'a de sens ni ne prête à conséquence !

Retrouvez « Petits Pavés d'Enfer » sur
<https://libre2lire.fr/livres/petits-paves-denfer/>

ISBN Papier : 978-2-38157-084-6
ISBN Numérique : 978-2-38157-085-3

100 pages – 11.00€

Dépôt légal : Décembre 2020
© Libre2Lire, 2020

